

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un mythe social qui assure à chaque individu la maximale de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

| | |
|----------------------|----------|
| Un an | 6 fr. |
| Six mois | 3 fr. |
| Trois mois | 1 fr. 50 |

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS - 15, Rue d'Orsel, 15 - PARIS

Adresser tout ce qui concerne

La Rédaction :
à Emile AUBIN

L'Administration :
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

| | |
|----------------------|-------|
| Un an | 8 fr. |
| Six mois | 4 fr. |
| Trois mois | 2 fr. |

La Marseillaise

C'était en 1868, par un chaud après-midi de juin, d'un lundi splendide sollicitant le travailleur à flâner, à se sauver de l'usine pour aller s'échapper sur l'herbe, dans le soleil, comme ces lézards attentifs sous les chaude effluves qui les ragaillardissent.

J'étais jeune et attaché à une occupation monotone pour gagner cinq ou six sous par jour, grosse fraction de ce que je coûtais alors à la mère.

L'habitation du tisseur chez lequel je tournais le rouet pour lui faire ses canettes (ses caribaris), était située dans la banlieue, sur un coteau dominant l'industrieuse cité drapière qui s'appelle Vienne, en Dauphiné.

Il arrivait parfois, dans les beaux jours, que des groupes joyeux, munis de la dame-jeanne pleine de vin clairet et de la balle garnie de victuailles, s'acheminaient à Sainte-Blandine pour y goûter fraternellement et faire la rigolade.

Tout attentif à mon travail, sous l'œil bienveillant de la maîtresse du logis, j'entendis soudain s'élever, de l'autre côté du vallon, un chant d'exhortation lancé, modérément, comme en sourdine, par des voix masculines. La brave femme du peuple qui travaillait à côté de moi suspendit sa besogne et, prenant l'oreille, me fit signe d'arrêter mon rouet.

— Ecoute, mon petit, écoute bien, me dit-elle.

J'écoulais je suivais le chant, scandant les envolées lancées piano, pianissimo, mais très intelligibles quand même, à la distance que nous étions des chanteurs.

— Qu'est-ce que c'est que cette chanson ? demandai-je.

— Ecoute, écoute encore, me répondit la vieille femme.

Aux armes, citoyens,
Formez vos bataillons !

— Entends-tu, mon enfant ?
— Oui, qu'est-ce ?
— C'est la Marseillaise !
— La Marseillaise ?
— Oui, le chant de la Révolution.

« Ah ! je n'ai pas oublié le visage de cette brave ouvrière quand elle me dit : « C'est la Marseillaise ».

L'index de la main droite levé, les yeux grands ouverts, marquant l'attention mêlée de crainte, elle avait quelque chose de l'illumine entendant des voix dans le lointain historique quelque peu effacé.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos ainés n'y seront plus.

Marchons, marchons, qu'un sang [impur]

entendait, quel malheur pour eux : ce serait Lambessa ou Cayenne. »

Hélas ! ceux qui chantent officiellement aujourd'hui l'œuvre de Rouget de l'Isle ne sont pas exposés à Lambessa ni à la Guyane : ils ont toute sécurité dans le triomphe de politiciens parvenus au faîte du pouvoir.

On a fait du chant prohibé il y a cinquante ans, un cantique pour les imbéciles du jour, pour les valets du régime et une dégueulasserie pour les ivrognes des carrefours. Le 14 juillet, leur fête nationale, ne ressemble en rien au 14 juillet que nous fêtions clandestinement, en nous cachant, pour parler de l'ancienne révolution et murmurer sourdement les vers enflammés des chants de l'époque révolutionnaire.

Malgré son caractère historique, nous sifflons, quand nous en avons l'occasion, la Marseillaise. Oui, nous ne voulons plus l'entendre, cette cantate des satisfis, par ce qu'elle est une ironie insolente à la situation dans laquelle se trouve le peuple.

On peut avoisiner les fenêtres des larbins du pouvoir, faire flotter les banderoles au bout des mât, illuminer a giorno les monuments publics et assourdir de musique tintamarresque les sautilleurs des rues populaires, on n'arrivera pas à raviver le culte de la gueuse et à augmenter le respect des institutions iniques qui nous oppriment.

Au fur et à mesure que nous avançons vers l'idéal qui nous guide, la République recule vers son point de départ et, par des circonstances qui peuvent se produire, elle arrivera à se confondre avec les pires gouvernements par ses mesures réactionnaires.

Tant que le peuple ne se montre pas exigeant, tant qu'il subit sans trop crier les abominables conditions économiques qui lui sont faites, le pouvoir reste tranquille sous son apparence tutélaire. Mais que demain les producteurs s'agitent et réclament plus de pitance, meilleure et plus de repos, vous verrez le monstre bondir et se préparer à mordre.

Pierre MARTIN.

Les Amis du "Libertaire"

Tous les mardis, à 8 heures du soir, réunion du groupe des amis, salle Chapolet, 5, rue du Château-d'Eau. Appel est fait à tous ceux qui s'intéressent au journal.

AVIS AUX CAMARADES

Les Camarades sont prévenus qu'une Fête sera organisée au profit du journal LE LIBERTAIRE, le 15 août.

Les Camarades seront avisés en temps utile du lieu où se fera la balade. Cette fête sera organisée de façon à ce que tous les camarades puissent se divertir.

Les organisateurs feront le nécessaire pour que rien ne manque.

A nos Abonnés

Les abonnements échus fin juin n'étant pas soldés, nous allons en faire le recouvrement par la poste.

Il est bien regrettable d'employer ce procédé qui nous oblige à des frais, à donner des sous à ce monstre qui nous en dévore déjà tant, l'Etat.

Que les camarades qui ne peuvent payer, nous préviennent, nous ne ferons pas recouvrer.

Nous ne montrons pas, nous demandons ce qui est dû au journal.

Il nous faut beaucoup d'argent dans ce commencement de mois jusqu'au 15. Que les abonnements rentrent et nous ferons face à tout.

Il y a quarante-sept ans de cela, et les sentiments que j'éprouve quand j'entends chanter cet hymne officiel des gouvernements du pays de France sont loin de ressembler à ceux qui m'oppressaient à mon époque juvénile.

Quand la vieille ouvrière m'ajoutait, d'une façon tout à fait sérieuse et craintive : « Oh ! si on les

LES DEUX JUSTICES

LAW ET ULLMO

Où l'on voit un homme, auteur d'un geste qui n'a blessé personne, subir toutes les tortures physiques et morales pendant qu'un autre, condamné pour crime de haute trahison, coule des jours paisibles et se paie jardin, domestiques, victuailles...

et le reste...

Voici bientôt un an qu'une lettre venue de la Guyane a rappelé à notre souverain le malheureux Law, condamné — comme tous nos amis le savent — à quinze ans de travaux forcés pour avoir tiré, sur une soldatesque ivre de carnage, un coup de revolver qui, d'ailleurs, n'atteignit personne.

Depuis, le Comité de Défense Sociale dans vingt-huit meetings, la Fédération Communiste et, tout récemment, le Comité Anarchiste contre les répressions ont fait entendre la protestation de tous les hommes de cœur.

Des milliers d'auditeurs ont demandé, dans des ordres du jour motivés, la libération de notre héroïque camarade.

Depuis sept ans, Law est au bagne. Tous ceux qui savent pourquoi les juges de la Seine lui ont infligé la peine de quinze ans de travaux forcés ont d'abord pensé qu'il suffirait d'élever une protestation pour que Law soit renvoyé aux siens.

D'abord, son geste de légitime protestation n'a fait aucune victime. Et puis, le « crime » reproché à Law est incontestablement un délit politique.

Or, depuis 1907, plusieurs amnisties ont été votées qui ont annulé complètement les condamnations prononcées pour ce genre de délit. Pourquoi Law demeure-t-il exclu de ces mesures de grâce ?

Si en haut lieu on paraît vouloir négliger nos protestations, nous n'arrêtons pas pour cela notre campagne et nous sommes bien décidés à continuer jusqu'au jour où l'héroïque Law nous sera enfin rendu.

**

Dans sa lettre, Law nous disait les tortures physiques et morales que lui font subir les gardes-chiourme. Depuis qu'il est là-bas, il n'a guère connu que l'infirmier et la cellule. Avec la double-bache, sans doute, comme à Dreyfus autrefois.

Et pendant que l'infortuné agonise lentement, un autre homme, à quelques centaines de mètres de lui, même une vie relativement douce. Ullmo est traité en prisonnier de marque par des gens qui sont pour lui plutôt des domestiques que des gardiens.

Certes, nous ne protestons pas contre les faveurs réservées à Ullmo, et personne ne pensera un seul instant que nous demandons qu'on le traite comme notre camarade.

Pourtant, nous ne pouvions nous empêcher de faire une comparaison en lisant, dans le Matin du 13 mars dernier, le récit d'une visite faite aux îles du Salut par un correspondant du journal « qui dit tout ».

Laissons la parole au collaborateur du Matin.

Voilà encore, décharné, pitoyable, un tout jeune homme qui nous entreprend dans un charabia où il y a du russe, de l'allemand, du judisch et même du français ; c'est Law, l'anarchiste russe, presque un enfant qui, le 1^{er} mai 1906, sur l'impériale d'un omnibus, tire sur la foule sans blesser personne.

Pourquoi, dit-il en montrant l'île du Diable, Ullmo a-t-il une place pour lui tout seul, une case, un jardin, deux domestiques, une liberté complète puisque nous sommes tous les deux condamnés politiques et israélites toutes les deux ?

Ullmo, en effet, ne connaît pas les haricots et le porc salé. Il a droit à un régime

tiers de wagons dès que le train a une certaine vitesse. De ce fait, des accidents sont évités et des vies humaines sauvegardées.

Saviez-vous ce qu'on lui répondit ? A peu près ceci :

— Chaque année nous payons une certaine somme aux victimes d'accidents survenus dans ces conditions ou à leurs familles. Or, la dépense occasionnée pour l'installation de votre système est supérieure à ce que nous payons comme dommages-intérêts. Dans ces conditions, nous ne croyons pas devoir mettre notre invention en pratique.

Logique, n'est-ce pas ?

Si des gens se tuent ou se blessent, nous payons 100 francs. Pour éviter ces accidents, nous devrions débourser 120 francs. Laissons donc crever les voyageurs puisque nous faisons une économie de 20 francs.

Et dire que l'ordre social actuel repose sur des « principes » de ce genre !

Assassins !

La police de la troisième République compte un nouveau crime à son actif. Encore une fois, un malheureux vient de tomber sous les coups d'un assassin appartenant à l'abominable institution qui a pour mission — nous dit-on — de veiller sur la sécurité des citoyens.

On connaît les faits.

Les flics d'Ivry passaient à tabac un malheureux charretier coupable de ne pas avoir allumé une lanterne à sa voiture. Indignés, trois ou quatre cents habitants d'Ivry se groupèrent devant le poste de police et manifestèrent tout haut leur indignation contre l'attitude scandaleuse des cosaques républicains.

Alors, plusieurs flics sortirent du poste, se précipitèrent sur les gens assemblés et comme un homme refusa de se laisser emmener, un flic nommé Au-gereau lui tira un coup de revolver.

Transporté quelques heures après à l'hôpital, la victime — un camarade nommé Darlavoid — expirait dans la matinée du lendemain.

Ce nouveau crime policier montrera une fois de plus aux naïfs la confiance qu'on peut avoir dans l'institution aux destinées de laquelle préside à l'heure actuelle Hennion.

Les agents sont là pour empêcher les crimes, clamant les imbéciles. D'abord, un policier n'empêche jamais un délit, il ne survient que lorsque l'acte est accompli. Vous comprenez bien que les dignes gens ne tiennent pas du tout à risquer leurs précieuses personnes dans une affaire où ils pourraient laisser leur peau.

Des apaches se battent à coups de revolver ou assassinent un passant. « Cachons-nous », disent les sergents en se mettant vivement à l'abri. Ils se ratraperont d'ailleurs largement sur les badouds qu'ils assommeront tout à l'heure.

Qu'un poivrot inoffensif fasse un peu de bruit, qu'un charretier oublie sa lanterne ou ne tienne pas sa droite, qu'un pauvre diable sans gîte commette le crime de s'allonger sur un banc, vite deux agents surviennent qui mettent à mal le malheureux.

Mais quand il y a du danger, les flics se terrent comme des lapins.

Par contre, s'il s'agit d'une foule désarmée, les flics se précipitent. Et malheur à celui qui résiste aux apaches légères. Un coup de revolver le mettra à la raison.

La police n'empêche jamais les criminels ; mais, par contre, elle en commet beaucoup.

Quand donc les gens se décideront-ils à se défendre contre ces apaches mille fois plus dangereuses que ceux qui ne portent pas d'uniforme ?

jugent exagérées (que n'a-t-il vécu de nos jours), s'écria :

— Pendant ce temps deux mille Z'ouvriers frappent en vain aux portes des hôpitaux et vous appelez cela de la démocratie !

— Non, lui répondit à brûle-pourpoint M. F. Raymond, nous appelons cela un cuir !

Ne vous frappez pas d'ailleurs, les plus grands orateurs ont leurs bavures. M. Bourgeois aperçut un jour trois grands points exprimant nettement la volonté du pays ; M. Vivian, plus d'une fois il posa les termes de la question et M. Ribot la posa sur son véritable terrain. Quant à M. Leygues il déclara un jour sans ambages que notre siècle enfanterait un ordre nouveau.

ECHOS

LOGIQUE CAPITALISTE

Il y a belle lurette que nous savions que les exploitants se moquent des vies humaines qui leur sont confiées. Les dirigeants d'une compagnie de chemins de fer viennent de nous fournir une preuve de plus.

Un ingénieur invente un appareil destiné à fermer automatiquement les por-

LAPSUS PARLEMENTAIRES

Du Courrier du Parlement :

Il paraît que nous n'avons pas

L'Action directe

On épilogue à perte de vue sur la valeur sociale de l'action directe ; les discussions sont passionnées.

Il serait, en effet, puéril de méconnaître l'actualité troublante d'une paixuelle question : elle est, à mon avis, l'axe autour duquel gravite le syndicalisme révolutionnaire et les coups nombreux que les réformistes tentent de lui asséper en sont la preuve virile.

Pourtant, ses détracteurs, dans l'intérêt même de leur corporatisme excessif, le plus étroit que je connaisse, démontrent ce rendre à l'évidence.

Mais voilà ! Eux qui, en politique, se proclament les propagateurs d'un révolutionnarisme outrancier sont, en question économique, d'un conservatisme fâcheux, à preuve l'attitude des chefs mineurs basfycots et de toute leur séquelle.

Cela tient essentiellement à ceci : la besogne révolutionnaire mettra toujours en déroute les révolutionnaires de parade.

Dans tous les cas, ce n'est pas moi qui m'en plains : les situations nettes me captivent. Nous avons d'ailleurs beaucoup plus d'arguments pour inculquer nos méthodes de combat aux malheureux que des politiciens et des félons endorment quotidiennement.

Nous dirons, à la lucidité des faits sociaux et en nous basant sur la lutte de tous les jours, nous leur dirons, disje, que seul a obtenu quelque chose celui qui a osé l'exiger et le prendre ; qu'attendre sa libération d'un tiers, même de sa classe, est un leurre et qu'il serait criminel d'escamoter un geste spontané et fraternel de la bourgeoisie spoliatrice. Non. Tout nous a été volé et la séance continue ; sachons reprendre notre bien.

Affirmer le contraire serait trahir la cause prolétarienne au profit d'un régime usurpateur à venir et continuateur de celui qui nous subissons.

Nous dirons à nos camarades : Volez dans le Nord, on conseille la prudence, le calme, les interventions parlementaires, et pendant ce temps, ces militants se font élire députés. N'ayez crainte ; de l'énergie ils en ont à revendre quand il s'agit de la propagande politique ; le bourgeois parlementaire les a toujours fascinés ; il les hypnotise à l'heure actuelle. Pour lui, ils délaissent l'organisation économique, la seule qui compte pourtant.

Lorsqu'on s'avise de leur demander de descendre dans la rue, de faire de l'action directe, ils crient à la déviation anarchiste.

« Eh ! parbleu ! avouons que pour une fois ils ont raison : qu'ils le veulent ou non, nous sommes les seuls, nous communistes-anarchistes, désirant, formant la destruction du salariat. Ils veulent, eux, le maintenir au profit de l'Etat.

L'action directe ne fait pas seulement étrevoir deux façons différentes ; elle démontre suraéondamment une opposition totale dans le but à atteindre.

C'est ce qui explique leurs attaques incessantes contre notre arme de combat ; mais comme l'action directe ne s'en portait pas plus mal, ils viennent d'agiter un spectre qui a réellement fait peur : le flétrissement des effectifs syndicaux. Je me suis déjà expliqué là-dessus ; j'en ai indiqué les raisons primordiales ; je n'y reviendrai pas.

Le fil d'étoffe était, certes, bien confectionné, surtout admirablement « calé ». Le coup semblaient près de réussir, la pêche miraculeuse. Parafas, l'échafaudage vient de s'écrouler ; la bataille sociale a déjoué le piège : l'action directe a malgré tout, passé à travers les mailles, n'est-ce pas, les postiers ?

Tes employés des manufactures de l'Etat eux-mêmes s'aperçoivent qu'il ne sera à rien de faire antichambre dans les ministères, si ce n'est d'y laisser sa dignité. Employeraient-ils la seule arme efficace, devant laquelle tremblent les bourgeois et leurs laquais les gouvernants ? Se décideront-ils à faire de l'action directe économique ? Espérons-le. En tous cas, ils n'ont rien à attendre de positif d'une attitude pacifique.

S'il avait rencontré une résistance offensive, le Sénat aurait cédé ; le fait apparaît indéniable. Elle n'existe pas. Alors ? Défenseur de l'immonde société que nous subissons, le Sénat n'a pas voulu, ceci est très important, « montrer la route aux ouvriers des industries privées ni les accompagner vers la journée de huit heures ». Ce qui veut dire : n'attendez rien de nous si vous nous présenterez en soumis ; nous ne vous donnerons que ce que vous saurez prendre, même la journée de huit heures, si vous l'osez.

Quel aveu de la force prolétarienne ! Et quelle leçon pour nous !

N'est-ce pas reconnaître, de façon

formelle et précise, la valeur révolutionnaire de l'action directe ?

Nous saurons à Grenoble sur quel terrain le Congrès confédéral entendra porter la lutte.

Pour nous, libertaires, qui rentrons dans les syndicats pour y faire notre propagande, notre besogne est d'ores et déjà indiquée.

Tenons nos organisations en haleine,

plus enthousiastes, plus décidées, plus combatives ; insufflons leur sans répit l'esprit de révolte qui soulève les mondes. Car il y a aussi de notre faute si le syndicalisme français végète, s'il louvoie en dérive. Imprimons-lui le coup de barre définitif : le port sera de plus en plus près de nous.

F. LAVEZZI.

PROVOCATEURS !

Depuis que feu Jouïa a trouvé la mort dans la maison de notre ami Gauzy, les sbires de la police ont voué une haine mortelle au soldat d'Ivry.

Non contents de la condamnation scandaleuse prononcée par la Cour d'Assises de la Seine, les policiers ont cherché à faire assassiner notre ami par un des leurs.

Cet attentat ayant échoué — Gauzy vient de sortir de l'hôpital — les manœuvres criminelles recommandent pour perdre celui qui a commis le crime inexpiable d'abrir un fugitif.

Cette semaine, Gauzy recevait une lettre anonyme, certifiée à la machine à écrire et conjurée en termes. Nous respections scrupuleusement la forme et l'orthographe :

BON COUP A FAIRE

43, rue Blanche, habite au cinquième porte à droite par le grand escalier un vieux beau qui à toujours sur lui beaucoup d'argent il reste avec une vieille bonne qui y couche au bout de l'appartement (du couloir) près de la cuisine. Son auto limousine stationne tous les (1) devant la porte, il exécution (sic) souvent en auto il a pour ami un employé de la police privée POUVERAUX, 60, boulevard de CLAGHY, dont la femme est très belle et sera aussi au vieux.

Évidemment, le truc est grossier : le policier qui a envoyé cette lettre n'est d'aucune intelligence supérieure. Pourtant, nous croyons devoir signaler cette nouvelle manœuvre de la police qui ne veut pas lâcher notre ami.

Supposons que — pour une raison quelconque — une perquisition soit faite chez Gauzy et que cette lettre soit faite chez Gauzy à une association de malfaiteurs et qu'il est nécessaire de coiffer un homme aussi dangereux.

En tous cas, l'opinion publique est prévenue. Et si, fort d'un document de cette espèce — car on recommande les sbires d'Hennion veulent tenir contre notre ami une manœuvre criminelle, nous saurons rappeler la lettre d'aujourd'hui, les milliers « trucs » employés par les bourgeois pour pendre Gauzy, et faire entendre une protestation qui empêchera les policiers faussaires de commettre un nouvel attentat contre le « roi des gens ».

Groupes anarchistes des 10^e, 19^e, 11^e, 12^e, 15^e et Saint-Denis

Pour les prisonniers politiques

Samedi 11 juillet 1914, à 8 h. 30 du soir, Salle de la Maison commune, 49, rue de Bretagne,

Grand Meeting

en faveur de la liberté de pensée.

Contre toutes les répressions.

Contre les lois scélérates.

Orateurs inscrits :

Eugène Aubin, du *Libertaire* ; Alex Flecky, publiciste ; C.-A. Laisant, ancien examinateur à l'école polytechnique ; Robert Lanfoul, publiciste ; Togny, de la F.C.A. ; Mauricieux, de l'*Anarchie*.

Entrée : 0 fr. 25 pour courrir les frais.

Groupes anarchistes des 10^e, 19^e, 11^e, 12^e, 15^e et Saint-Denis

Du Syndicat au Parlement

La campagne contre les fonctionnaires à perpétuité a eu le don de mettre en colère quelques-uns des manitous de la CGT, et les anarchistes sont devenus leurs adversaires qu'il faut combattre sans répit.

Nous nous moquons de l'avis de ceux qui en sont arrivés à considérer le Syndicalisme comme un métier lucratif et c'est seulement aux militants sincères et désintéressés que nous nous adressons. A eux-là nous demandons :

« Croyez-vous qu'il vous suffira de jeter la pierre aux anarchistes pour enrayer la crise actuelle du syndicalisme et ne vous-y pas, au contraire, que leur tactique est la seule bonne puisqu'elle empêchera certains ambitieux d'acquérir une influence leur permettant de se faire une excellente situation

(1) Un mot mangé : jour ou soir sans doute.

sur le dos des bons bourgeois de syndiqués. »

En effet, nous voyons, depuis quelque temps déjà, que le Syndicalisme mène à tout, à condition d'en sortir. Quand certains fonctionnaires sentent leurs sièges se dérober sous eux, ils s'empressent de se tourner vers le P. S. U., en rectifiant naturellement leur tir.

N'allez pas croire que c'est par ambition ! Oh ! non, mais ils veulent continuer à se dévoyer pour le bien de la classe ouvrière.

Et les bourgeois vont palper 9.000 fr. au Conseil municipal ou 15.000 balles au Parlement... sans compter naturellement les petits profits. Voyez plutôt La Jarrige, Basly, Lamendin, Lauche, Voisin, Fiancée, Loyau, etc., etc.

Puisque je parle de Loyau, je dois dire que ce monsieur n'a jamais aimé les libertaires et à la dernière assemblée où il fut réélu secrétaire du Syndicat, il leur jeta l'anathème. Il faut dire qu'il était passablement autoritaire car, lorsqu'il donna sa démission, il répondit à ceux qui lui demandaient les raisons de son départ : « qu'il s'en allait... parce qu'en lui posait des questions personnelles et qu'il ne pouvait pas confirmer ou lui faisait toujours dé de la critique ».

Loyau révèle un syndicat où les bons moutons auraient obéi servilement au berger : le secrétaire. Et comme dans son syndicat il y avait des anarchistes, malavisés concuevant évidemment la prétention de discuter ses actes — le permanent-chef a préféré quitter sa fonction. Oh ! pas pour retourner à l'atelier, mais pour entrer au Conseil municipal, après un stage de quelques mois à l'*Hu-*

mairie.

L'Hôtel de Ville ou la Chambre, voilà le point de mire de beaucoup de recrues.

A eux les bonnes combinaisons :

— Si vous recevezz comme moi une lettre sans signature, mais contenant un billet de mille francs, qu'en feriez-vous ? demandait un jour Lajarrige aux gaziers

Pour Péan ! Pour Masetti ! Pour Law ! Contre les bourreaux ! Contre les inquisiteurs !

Tous doivent assister au

GRAND MEETING

qui aura lieu le samedi 11 juillet, à 8 h. 30 du soir, grande salle de la Bourse du travail. Prendront la parole : Maria Rygier, la vaillante révolutionnaire Hélène ; H. Toti, du Comité de Défense Sociale ; Aimé Rey, de l'Union des Syndicats.

Zutras.

COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

Section Lyonnaise

Pour Péan ! Pour Masetti ! Pour Law ! Contre les bourreaux ! Contre les inquisiteurs !

Tous doivent assister au

GRAND MEETING

qui aura lieu le samedi 11 juillet, à 8 h. 30 du soir, grande salle de la Bourse du travail. Prendront la parole : Maria Rygier, la vaillante révolutionnaire Hélène ; H. Toti, du Comité de Défense Sociale ; Aimé Rey, de l'Union des Syndicats.

Zutras.

Alors bon, voilà les femmes qui se réveillent !

L'évolution féministe, après avoir pris naissance, se dessine de plus en plus. Les suffragettes françaises, à l'instar de leurs sœurs anglaises organisent des réunions, des manifestations qui, si elles n'ont pas encore le caractère violent des mouvements d'autre-Manche, n'en ont pas moins le même but : l'émancipation (?) de la femme par la conquête des droits politiques.

Certes, au point de vue légal, nul ne peut contester aux femmes le droit de voter et de s'immiscer dans la vie politique et sociale, nous savons que la femme laborieuse qui sue sang et eau à l'atelier pour augmenter la maigre pitance de ses marmots et qui, le soir en rentrant à la maison fait la soupe, tacommode le linge, prend soin des enfants et de son intérieur est aussi vaillante, si ce n'est davantage, que son compagnon qui, une fois son labeur terminé ne veut rien entendre pour vaquer aux soins du ménage.

Certes, nous savons aussi que cette ménagère, de même qu'une Mme Curie ou une Séverine, est plus autorisée à s'occuper de la question sociale que l'alcoolique, qui tous les jours s'enivre et s'abîme, cherchant dans le verre d'alcool la suprême corisation de l'exploitation, le suprême oubli de l'oppression dont il est victime !

Mais, sans aller plus loin dans nos considérations, il importe de savoir si la femme s'émancipera par la conquête des droits politiques.

Sur ce point, et chez nous les anarchistes, les avis sont partagés.

Les uns prétendent que « c'est toujours un pas de fait », mais on oublie de dire si ce pas nous mène en avant ou en arrière.

En effet, ce n'est pas parce que la femme ira voter tous les quatre ans qu'elle pourra marcher vers sa libération.

Victime depuis des temps immémoriaux des conditions économiques de l'existence, de la vanité et de l'autorité du mâle, la femme est certes l'asservie par excellence, si toutefois l'on peut employer ce terme.

Considérez comme une poupee qui n'est faite que pour plaire et par conséquent éduquée différemment à l'homme, la femme n'a pas encore joué un rôle prépondérant dans les annales de l'histoire.

Et son rôle sera-t-il plus grand lorsque sortira de chez elle tous les quatre ans pour envoyer au Parlement une féministe éligible qui sera chargée de la représenter ? Car, il ne faut pas croire que la femme évoluera lorsqu'elle sera

Etape, ce n'est pas parce que la femme ira voter tous les quatre ans qu'elle pourra marcher vers sa libération.

Victime depuis des temps immémoriaux des conditions économiques de l'existence, de la vanité et de l'autorité du mâle, la femme est certes l'asservie par excellence, si toutefois l'on peut employer ce terme.

Etape, ce n'est pas parce que la femme ira voter tous les quatre ans qu'elle pourra marcher vers sa libération.

Ne cessions pas de protester, en attendant que l'humanité, enfin libre et heureuse, rase à tout jamais ces autres de cruauté et de féroce bestialité : les prisons.

En joignant nos véhémentes protestations à celles des groupements d'avant-garde d'Espagne, qui mènent en ce moment une généreuse campagne, non seulement en faveur d'un amnistie complète pour tous les détenus politiques, mais aussi pour réclamer plus d'humanité envers les autres victimes de la société corrompue et de l'inégalité sociale existante, nous espérons empêcher la répétition d'événements comme ceux qui tout dernièrement encore, en sanglantèrent la prison de Figueras.

Mais si le courage manque souvent à nos gouvernements de tuer brutalement et au grand jour, leur hypocrisie et leur férocité ne connaissent plus de frein lorsqu'ils se sentent à l'abri de toute indiscretion derrière les murs épais des prisons ou dans les solitudes des barreaux. C'est avec des raffinements de cruauté dignes de l'inquisition, qu'on cherche à supprimer les hommes généreux qui ont offert leur vie en holocauste à l'idéal d'émancipation humaine.

Mais si le courage manque souvent à nos gouvernements de tuer brutalement et au grand jour, leur hypocrisie et leur férocité ne connaissent plus de frein lorsqu'ils se sentent à l'abri de toute indiscretion derrière les murs épais des prisons ou dans les solitudes des barreaux. C'est avec des raffinements de cruauté dignes de l'inquisition, qu'on cherche à supprimer les hommes généreux qui ont offert leur vie en holocauste à l'idéal d'émancipation humaine.

Faut-il revenir sur les sombres drames qui se sont déroulés dans les prisons d'Espagne, d'Italie, de Russie, où tant de nobles lutteurs sont morts des tortures subies ou dont la raison a sombré. Et récemment encore, est-ce que le suicide de Luchini dans une prison suisse n'a pas laissé un doute dans bien des consciences ? Et combien d'autres, ayant tenté de s'évader de ces lieux d'horreur, ou poussés à la révolte par d'abjects agents provocateurs, sont tombés sous les balles de leurs geôliers (22-23 octobre 1894 à la Guyane).

Aujourd'hui, c'est notre camarade Law qui, à bout de souffle, épaisse par des années d'incessants tourments, tombe malade et, mourant, crie « au secours ! ».

C'est aussi le sort qui guette Rafael Sanchez, purgeant sa peine au pénitencier de Santona. Par les nouvelles que quelques-uns de ses co-détenus ont réussi à faire passer malgré les grilles de la prison, nous apprenons que les traitements qu'on lui inflige sont particulièrement sévères. Quoique malade, il

La future commune coopérative, rationnellement établie en tous points, même des derniers perfectionnements du progrès, comment se créera-t-elle? Révolutionnaire, si à ce mot on attribue une valeur d'action organisatrice d'un tout petit milieu nouveau, chevauchant sur l'expérience acquise; noyau d'éducation, de combat, cercle de coopérateurs choisis par affinité, regroupement de pionniers résolus à donner de la plus-value à toute une société en friche.

Avec une forte organisation coopérative, le concours intéressé du propriétaire et du capitaliste n'a plus qu'une moindre utilité dans ce bouleversement des usages et coutumes de toute une nation. La concurrence coopérative fait au commerce par un prolétariat jaloux de sa liberté économique peut éliminer rapidement capital productif de dividendes avec-salarial agent de misère, grande propriété individuelle usufruitrice immorale et petite propriété paysanne inutilisable dans une société qui a fait de la mécanique sa plus grande force de travail. Ce serait le premier pas d'une évolution possible du système d'échange de la valeur argent, système ne se laisse point supprimer sans la refonte préalable du propriétarisme tout entier.

Le mouvement coopératif peut donc parfaitement exclure la collaboration de classes. La notion de révolution se dépoile de son acception politique et revêt une face nouvelle plus appropriée au but qu'elle se propose. En même temps se trouve atténuée la lutte de classes, les rivalités entre individus perdant de leur acuité par leur transposition dans une gamme de travail nouvelle. De meilleures formules s'en vont et des plantes paraissant destinées à la décrypture et à la mort reprennent une vie nouvelle.

Une véritable ruche ouvrière où tous les membres sont d'une utilité incontestable établit ses cadres sur le terre-plein qu'habitait un essaim de frelons. Et les choses n'ont de l'esprit qu'autant que l'homme se fait lui-même plus solidaire, plus responsable de ses actes de sociétaires. La commune nouvelle, commune de travail, de plein air, de liberté, de santé, de mœurs simples et frugales, de bonheur intellectuel, la plus petite commune par le nombre, mais la plus grande par le cœur, s'attaquera alors aux villes, communes bourgeois colossales, mais immenses dépôts de toutes les tares de l'humanité, foyers de vice et de luxure, ne pouvant jamais compenser par les quelques bonnes choses que la science et les arts leur ont léguées, la misère matérielle et morale qu'elles ont engendrées à travers les siècles. Et le travail de désagrégation commencera. L'exode des villes ira de pair avec tout ce grand travail de décentralisation entrepris par les producteurs de la terre.

Les perspectives grandioses que le coopératisme libertaire peut semer dans l'anonyme foule des ouvriers et des paysans, aura pour effet immédiat de rallier la dépopulation des campagnes par le seul effet magique de l'entraide fraternelle de tous.

Ce que les féroces bourgeois avec leurs palliatifs issus de leur astuce ne purent empêcher, les travailleurs le pourront s'ils veulent se donner la peine d'apporter sur place le fraterno ciment d'une union durable où les relations de l'individu dans la plus petite commune, seront réglées dans les conditions les plus naturelles.

C. ADAM.

(A suivre)

Malatesta et la Révolte Italienne

Une fois de plus, Malatesta connaît l'exil. Il en a repris le chemin avec la satisfaction d'avoir accompli une bonne et utile besogne. Il a quitté l'ensOLEILLÉE Italie pour la brumeuse Albion afin d'échapper à la vindicte haineuse des sbires de la maison de Savoie. C'est à peine s'il est demeuré dix mois en Italie, mais ce court laps de temps fut plus que suffisant pour montrer combien est inébranlable sa foi anarchiste, combien ardente sa combativité révolutionnaire. Malatesta est un sincère et conséquemment un modeste, il n'aime pas parler de son action propre et il s'attache plutôt à faire ressortir les actes de ses camarades de lutte; mais nous tous qui le connaissons et l'aimons, nous savons quelle grande part il prit, dans le dernier soulèvement révolutionnaire italien. Sans en faire un dieu, Malatesta est pour nous un vivant exemple de courage, d'abnégation, de sacrifice désintéressé.

Dans une petite salle de Soho, la quartier le plus cosmopolite de Londres, Malatesta a été interviewé par un rédacteur du *Daily Herald*, le vaillant organe de nos amis révolutionnaires anglais. Les détails qu'il donna de la révolution italienne sont d'un enseignement trop précieux pour que nous les passions sous silence. Ils montrent comment une révolution peut être ébranlée par ceux qui s'intitulent les « leaders » de la classe ouvrière organisée. Dans tous les pays où le prolétariat a développé son organisation de classe, ce genre pilleur. Grassement rétribués, dans la peur de perdre leur fromage de Hollande, les fonctionnaires syndicalistes trahissent lâchement les intérêts des travailleurs qui les paient, quand vient le moment de l'action et des responsabilités. C'est tout au moins ce qu'ils ont fait en Italie.

Mais faisons parler Malatesta.

La récente révolte italienne commence sur une chose triviale — une simple démonstration de « mécontents » et de « demi-anarchistes » à Ancône, contre le système disciplinaire (Bribi) introduit par le gouvernement italien, une ingénue innovation par laquelle l'ennemi ou les critiques de Sa Majesté pourraient être forcés à endurer la rigoureuse discipline de l'armée italienne jusqu'à ce qu'ils meurent ou deviennent fous. La démonstration d'Ancône fut interdite, mais les manifestants manifestèrent, et alors la police en tua trois et en blessa beaucoup d'autres...

Et bientôt l'Italie fut divisée en deux camps : les travailleurs qui ne voulaient pas travailler et les capitalistes dont le capital ne pouvait les sauver des horde d'esclaves irrités et affamés. Ceci le monde entier le sait — ou tout au moins la partie de ceci que les matières du monde lui ont permis de savoir. Ce qu'il ne sait pas, ce que même la moitié de l'Italie ne sait pas, c'est que cette grève générale, cette révolte qui surgit à Ancône et gagna chaque ville et village, aurait pu fleurir en une révolution qui sanglante ou autrement, aurait changé la face et les fortunes de l'Italie pour toujours.

La grève générale — ou la Révolution italienne comme il vous plaira de l'appeler — se termina brusquement, et exactement quand les chemins de fer, les télégraphes et tout l'ensemble des communications et du commerce de

l'Italie étaient paralysés ; quand la monarchie et le gouvernement semblaient encadrer pour la chute ; quand aucun organisme capitaliste ne paraissait pour prévenir le meurtre à l'armée ; quand l'armée elle-même semblait sur le point de se débander, parce que les soldats, fraternisaient avec les grévistes au lieu de les massacrer ; quand les hôtels de ville avaient été brûlés et les républiques du travail formées dans les villes et villages — quand, en un mot, la révolte semblait au sommet de son élan, sûrement succès, alors et pas avant, la révolte printin.

Seulemen pas par suite d'une maladroite stratégie des forces du capital, où non ! Ni par l'intervention de la Providence ou par une éruption du Vésuve, ou par quelque « réveil de conscience » de la part des insurgés. Non ! La Confédération générale du travail, qui, précédemment, avait consenti à la grève (probablement parce qu'il était impossible de faire autrement), ordonna simplement aux travailleurs de reprendre le travail « parce que la révolte avait cessé d'être économique, et, par conséquent, une grève légale, et était rapidement devenue une révolution » (1).

Tout a fait sans précédent dans les révoltes, dit Malatesta, est le fait que les insurgés, au lieu de marcher sur les hôtels de ville et là de proclamer la fin de la vieille et le commencement de la nouvelle forme de gouvernement, ont fait de leurs Bourses du travail le centre et le siège de l'administration de leur commune. Des distributions gratuites de pain et autre nourriture furent organisées. Quand les villes devinrent sales et puantes, en raison de la suspension des services sanitaires, les grévistes eux-mêmes, les rebelles contre « les lois, l'ordre et la société civiles », se rendirent au nettoyage des rues. Dans une ville, un hôpital manqua de lait, et immédiatement des groupes de grévistes furent dépêchés pour demander, emprunter ou expriover une quantité suffisante.

Les stations de chemins de fer furent brûlées, et quand, en un cas, une quantité de billets de banque fut trouvée, elle aussi fut promptement brûlée...

Mais penser qu'une révolte pareille serait rendue temporairement inefficace, quoique perdue, par la lâcheté et la trahison d'une bande de fonctionnaires syndicalistes ! La révolution italienne ne manquera pas d'être, au moins, un exemple pour nous !

Malatesta a raison. La révolte italienne comporte un grand enseignement. Elle montre qu'avec de l'audace et de l'énergie le monde du travail peut faire dès maintenant sa révolution ; mais elle prouve, d'autre part, que les travailleurs ne doivent avoir confiance qu'en eux-mêmes et qu'en période d'insurrection leur premier soin doit être de coller contre le mur ceux qui, sous le masque d'un révolutionnaire menteur, les trahissent et les vendent.

Léon TORTON.

Une nouvelle Jeune-Garde

La semaine dernière, nous avons passé un communiqué signé Goldschidt et Gauthier préconisant la formation d'un regroupement de combat « pour répondre aux provocations des bandes réactionnaires et nationalistes ».

Dans notre idée, il s'agissait d'une entente momentanée entre les différentes Jeunesse — socialistes, syndicalistes et anarchistes — pour aller, dans quelques meetings, administrer une

(1) J'ai traduit textuellement de l'anglais ces paroles de Malatesta à cause de leur gravité.

révolte aux Camelots du Roy ou Brailards nationalistes de n'importe quelle école.

Puis, ce travail de salubrité terminé, chacun aura repris ses positions, quitte à recommencer au bout de quelques semaines si la Camelote royale avait voulu nous provoquer à nouveau.

Mais il paraît que telle n'est pas l'idée des organisateurs de ce regroupement et que ceux-ci veulent tout simplement constituer une organisation permanente dans le genre des Jeunes-Gardes de la G. S.

Nous ne pouvons accepter une telle idée, d'abord parce que les éléments composant ce regroupement ne peuvent s'entendre pour agir en toute occasion et parce que la caporalisation nous répugne.

On comprendra, en effet, que l'entreprise ne peut être durable entre socialistes et anarchistes. S'il plaît, par exemple, à Jaurès de faire à Paris une conférence pour exposer les beautés de l'Armée nouvelle, il est bien évident que les jeunes anarchistes se refuseront à faire la police dans la sale pour empêcher les camelots de protester, puisque nos camarades détestent autant le militarisme de Jaurès que celui d'Étienne.

De deux choses l'une : ou bien le groupe obligera ses membres à respecter une discipline stricte, et les anarchistes le composant devront accomplir des besognes contraire à leurs idées, ou bien chacun marchera quand bon il plaît, et alors, pourquoi ce regroupement devenu une révolution ?

Enfin, nous ne pouvons accepter l'idée d'un groupe qui, en raison de sa composition hétéroclite, aura fatallement des chefs — quels que soient les noms dont on les décorera.

Pour l'action, certes, nous sommes. Mais aussi contre cette organisation en giobant des gens appelaient souvent à se traiter en adversaires.

L'HOMME LIBRE

Je ne crains pas les lois, je ne crains pas les hommes. Qu'ils soient maîtres, qu'ils soient valets. J'ai su demeurer libre en ce siècle où nous sommes. Je n'ai pas sur mon front l'ombre de leur [palais,

Ils ont pu me jeter, forçat, dans leurs usines. Ils ont pu, pour un fait nouveau, Livrer mon corps honteux aux casernes volées. Mais ils n'ont jamais pu dominer mon cœur. Ils sont la force, ils sont la cruauté légale. Ils ont mon corps qui dépit, Que pousse à des labours déprimants la frise. Mais ils n'auront pas plus mon cœur que [mon esprit.

Ils peuvent, torturant l'enveloppe lassée, M'emprisonner ou me bannir. Ils ne vaincront pas, je porte en ma pensée. La réalité vraie et le sûr avenir. Ils sont la force, ils sont la cruauté légale. Ils ont mon corps qui dépit, Que pousse à des labours déprimants la frise. Mais ils n'auront pas plus mon cœur que [mon esprit.

Je parais misérable à leur tourbe insolente Comptant les écus du magot. Mais je suis riche avec ma pensée opulente. Tour d'ivoire où le moi s'isole; après hidalgo.

Je passe en étranger dans leur monde barbares. Idoles ont mon mépris. Ils ne sauraient dresser la frontière qui barre La route aux quatre vents qui soufflent les esprits.

Le poing brutal des lois peut, à foules briser. Eraser ma bouche et mes dents. Mais je suis riche avec ma pensée opulente. Qui chante sous mon crâne et qui rit au dehors. Mais il n'auront pas plus mon cœur que [mon esprit.

Malgré les lois, malgré les fers, malgré les chaînes où l'on vit, Je n'épouserai ni leurs amours ni leurs haines. Je suis pas de ceux que la force asservit. A. L.

Extrait de « Tout ou Rien ! » Revue Alsacienne (n° 55).

Le Libéralisme Anglais et les Émigrants

Nous soumettons à ceux de nos lecteurs qui seraient tentés d'aller en Angleterre pour y faire un stage ou pour y planter complètement leurs pénates, les renseignements suivants :

Un camarade, sans travail à Paris, part pour l'Angleterre, espérant y trouver une occupation.

Prévenu qu'on ne laisse pas mettre les pieds sur le territoire britannique à tout passager de 3^e classe qui ne présente pas une certaine somme d'espèces, un pécule de 125 francs environ, notre camarade, au bout de plusieurs accès de douleur, réussit à Dieppe, un billet de passage de 2^e classe.

La manœuvre ne lui réussit pas du tout. Bien qu'il fut dans une classe ayant des passagers censément plus nus, on ne lui demande plus assez pour montrer les ressources exigées pour rentrer dans la libérale Albion.

Hélas ! il avait presque dépensé toutes ses ressources pour payer son voyage ; il ne lui en restait plus assez pour montrer la somme exigée de l'immigration.

On lui fit faire demi-tour. Disparu à Dieppe, où l'on avait préalablement téléphoné à la police le retour du colis humain, le camarade apatri fut cueilli par un officier et conduit au commissariat de police pour être interrogé. Et alors ce fut un interrogatoire en règle, brutal, insolent et inutile, comme ne l'aurait pas mieux fait un juge d'instruction à l'égard d'un dangereux criminel.

Cette atteinte portée à la liberté individuelle accomplit, ces vexations révolutionnaires endurées par notre compain, il ne restait plus que de revenir à ses frais à Paris, bien qu'il eût soldé la totalité du voyage jusqu'à Londres. On se refusa de lui rembourser le prix de la partie du voyage qu'on ne lui permit pas d'acheter de New-Haven à Londres. Notre prolo fut donc victime de cette fraction du transport inutile d'aller et d'aller à Dieppe à Paris.

En voilà un bon gouvernement qui protège, d'une façon si tutélaire, les exploités qu'il dirige ! Nos camarades corporatistes qui se plaignent de l'invasion de la main-d'œuvre étrangère doivent aspirer à ce que nos dirigeants français fassent de même. Ce qui n'empêchera pas la venue des malheureux qui trouvent que la bouchée de pain est plus grosse à Paris et en France que dans leur triste pays, et de faire l'exode vers ce qu'ils croient être la Terre Promise.

Il a été donné à notre refoulé d'Angleterre de voir deux faits d'une monstrueuse et brutale rigueur, dans ce même ordre de mesures inhumaines.

Un pauvre diable d'Espagnol, qui ne possédait que 96 francs, fut repoussé de même du territoire prohibé. Il ne lui manquait que 29 francs ; on fut sans pitié que nous ne la livrions.

Qu'au moins les camarades ne nous la laissons pas sur les bras. Qu'elles nous soit venu par de nombreuses commandes.

Ce qu'il serait bon de faire pour tirer d'excellents résultats de cette propagande, ce serait d'aller en placarder à la campagne pleine brousse, parmi nos frères les paysans.

Allons ! de la bonne volonté et rognons sur nos dépenses particulières pour faire œuvre utile au bénéfice de l'âme.

Adresser les demandes au Libertaire et on recevra par retour du courrier.

P. M.

UNE BONNE PROPAGANDE

Notre affiche du 14 juillet est prête. Nous en avons fait tirer 1 500 exemplaires. Nous les laissons à 5 fr. le cent, port compris.

C'est un réel sacrifice que nous nous imposons : l'affiche nous revient bien plus cher que nous ne la livrons.

Qu'au moins les camarades ne nous la laissons pas sur les bras. Qu'elles nous soit venu par de nombreuses commandes.

Ce qu'il serait bon de faire pour tirer d'excellents résultats de cette propagande, ce serait d'aller en placarder à la campagne pleine brousse, parmi nos frères les paysans.

Allons ! de la bonne volonté et rognons sur nos dépenses particulières pour faire œuvre utile au bénéfice de l'âme.

Adresser les demandes au Libertaire et on recevra par retour du courrier.

Dernièrement, écrit-il, à l'issue d'une

Il y a quelques semaines, le citoyen Leyau, dans un article paru dans la *Voir des Jeunes* et intitulé : Conseils à des jeunes qui s'égarent, marquait son étonnement d'avoir entendu, dans une réunion électorale, des jeunes syndicalistes faire de la propagande anti-parlementaire :

En février, Bacchus était adoré sous le nom de Soter (Sauveur) et Apollon sous celui d'Ephoibos ; ces fêtes ont été maintenues sous les vocables de saint Soter et de saint Ephébus.

En avril et en octobre, on célébra la fête de Dionysos (nom grec de Bacchus), qui était suivie le lendemain d'une fête en l'honneur de Demetrios ; on les retrouva toutes deux, aux mêmes dates, sous les noms de saint Denys et saint Nicanor.

En mai, la fête de Cérès la blonde (Flavia) est devenue celle de sainte Flavie ; le 19, la fête de la pudique Diane, celle de saint Prudent ; et le 24, la fête du Palladium de Minerve, celle de sainte Palladie.

Au mois d'août, se célébraient les Saturnales ; cette fête païenne continue de figurer au 22 août, sous le nom de saint Saturnin. De même, les jeux Apollinaires ont donné naissance à sainte Apolline, et la fête d'Apdrodisca (Vénus) à saint Afrodisius et sainte Aphrodite. Le jour du signe de la Vierge (15 août), où Astrée remonte au ciel dans de signe, est devenu l'Assomption de la Vierge.

Au mois d'octobre, on trouve répétées

(A suivre).

MALVERT.

Science et Religion

La Véritable Histoire des Saints

(Suite)

Dans beaucoup de fêtes du moyen âge le christianisme et la mythologie païenne étaient mêlées ; on y voyait fraternement Hercule et saint Christophe, saint Michel et Bellerophon : l'olympie cotoyait le paradis.

Dans les pays vignobles, Bacchus, surnommé le grand saint Tortu, par qui il fait aller ses fidèles de travées, était l'objet d'un culte dont l'observation était assurée par l'abbé des vignerons. Cet abbé, élu par la corporation

dimanche 5 juillet rue de Clignancourt, 25, à 8 heures de l'après-midi.

Groupe espagnol. — Jeudi 9 juillet à l'Université Populaire, 157, faubourg Saint-Antoine, cause par Girault sur : « La conception matérialiste de l'Univers ».

Le Comité d'Entente des Jeunesse syndicalistes organise une grande fête champêtre le dimanche 26 juillet à Chaville-Pelvay.

Rendez-vous à 8 heures précises (Métro Invalides). Départ à 8 heures 30 (gare Invalides). Retour à 18 h. 30 (station de Chaville).

Le pavillon sera fait par une coopérative. Prix : la carte 1 fr. 25.

On trouve des cartes dès maintenant à la Famille Nouvelle, 15, rue de Meaux 19^e et dans toutes les Jeunesse syndicalistes.

Fédération ouvrière antialcoolique. — Début pour la saison avec un concours de la ligne Napoléon contre l'alcoolisme, le camarade Cauvin a donné ses connaissances avec projections lumineuses qui ont obtenu un vif succès. Le 30 mai à St-Flour (Cantal) ; le 2 juillet à Montluçon ; le 3 à Commentry ; dans la Creuse, le 4 à Euvax ; le 5 à Lavaux-les-Mines ; le 6 à Aubusson ; le 7 à Puy-Saint-Vincent ; le 8 à Limoges ; le 11 à Saint-Junien dans la Creuse ; le 12 à Bourdeilles ; le 15 à La Teste ; le 16 à Arcacan ; dans les Basses-Pyrénées ; le 17 à Bayonne ; le 19 au Boucan ; le 20 à Orthèze ; dans la Haute-Garonne ; le 22 à Luchon ; dans le Lot ; le 24 à Cahors ; dans le Lot-et-Garonne le 25 à Muret dans le Gers ; le 26 à Auch ; à Toulouse le 27.

Cauvin continue sa tournée. Il sera dans le Tarn à Saint-Jucy le 29 et à Albi le 30 ; le 1^{er} juillet à Mazamet, Carcassonne le 2 ; Narbonne le 3, Perpignan le 4, Béziers le 5, Céret le 7 ; dans le Gard le 9 à Saint-Laurent, l'Hô à Aigues-Mortes le 11 à Alès, le 12 à Saint-André-Marsanne.

À son retour il sera à Montpellier le 23 juillet, ensuite il fera Nîmes, Le Caylar (Gard), Lyon, Saint-Etienne, Thiers, Clermont-Ferrand, Tulle, Buir, Guéret, Chateauroux, Orléans.

Foyer anarchiste du XI^e. — Samedi 4 juillet à 9 h., salle du 1^{er}, D. P. 157, faub St-Antoine, causerie par Mauricius sur les Précurseurs (suite).

BULOGNE-BILLANCOURT

Jeudi 2 juillet, salle des canseries pompiers de Boulogne, conférence publique et contradictoire par Mauricieux sur : « La responsabilité et les crimes ».

La semaine prochaine 9 juillet, même salle causerie par Cauvin sur : le collectivisme et le communisme, invitations cordiale aux socialistes et syndicalistes.

LYON

L'émancipation anarchiste. — Vendredi au local 17, rue Marignan, discussion entre ca-

camarades sur : Le congrès anarchiste de Londres.

Les Amis du Libertaire. — En raison du Meeting de samedi, la réunion aura lieu le mardi 7 juillet rue Marignan, les camarades s'intéressant au Libertaire sont invités.

Aidons-nous

Un copain connaît-il travail quelconque, même comme manœuvre. Ecrite Jules Béhandaire, 39, rue d'Auteuil, Paris (16^e).

Nous avons, au Libertaire, une pièce à apprécier. Il nous faudrait le concours de camarades peintres.

Venir au journal pour s'entendre.

Un camarade désirerait connaître les meilleurs traités de la culture maraîchère. Répondre à Dubois, au Libertaire.

Une camarade ayant petit pavillon avec jardin prendrait deux ou trois enfants en nourrice, ces enfants ayant au moins deux ans. Ecrite à Petit Jean, 12, avenue des Peupliers au Perreux (Seine).

Un camarade quittant la France vendrait prix modéré : une grande glace de chimée, un buffet en noyer sculpture artistique, une table à rallonge, 6 chaises cuir, un phonographe (10 disques), un canapé, 2 volumes : *Logon sur les métiers*, par Alfred Ditté, 3 volumes : *Chimie végétale*, par Berthelot. Ecrite J. Lipa, 8, rue des Colonnes-Du-Troc.

Petite Correspondance

L. MOREAU. — Le virement est fait.

V. PEDRO. — Oui, j'ai tout reçu ce que tu m'as annoncé.

PANLON. — Oui, tu peux utiliser ce que tu m'as annoncé.

BARDEY. — Passe au Libertaire pour communication.

Un certain nombre de brochures de Pierre Kropotkin sont à la réimpression. Nous annoncerons quand elles nous parviendront.

Un certain nombre de brochures de Pierre Kropotkin sont à la réimpression. Nous annoncerons quand elles nous parviendront.

ANNA MAHE. — Donne ton adresse au Libertaire.

UN COPAIN demande à prendre contact avec des camarades de Trouville ou Deauville. Répondre au Libertaire aux numéros E. L.

CAMARADE, sur le point de se rendre dans le Sud-Amérique, désirerait être documenté sur le Paraguay, en général, et sur la Colombie individualiste en particulier. Les camarades qui jugeront bon de lui donner quelque renseignement à ce sujet écrivent : Georges Reymond, 8, rue du Russau, Nancy.

LES CAMARADES qui connaissent le copain Vermier sont prévenus que ce dernier est sérieusement malade et dans une situation pénible. Pour le voir, aller à 27, rue de la Folie-Méricourt, Paris.

SYNDICAT TEXTILE ROUBAIX.

Reçu 5 francs. Reçu expédié 3 à 15 jours à ton adresse. Yves Bidamant.

G. PAGES. — 1^{er} Genève, 6, rue des Saïvoises, — 2^{me} 23, rue du Garde-Chasse, un Lilas (Seine).

J. M. LE NORMAND. — L'imprimeur-gérant : 15, rue d'Orsel — Paris

EDITION LIBRAIRIE MARQUE SYNDICAT PARIS-SUCTION

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction. — Faut-il le dire ? La théorie obscurante, — Réponse 11

Introduction à la deuxième édition. — Théorie et pratique. — Il faut tout dire 12

I. — L'organisme infantile. — Les petits enfants sont faits par leurs parents. — Serins et chats 25

II. — Universel spectacle de la génération. — Nécessité des deux sexes. — L'ordre des deux sexes 35

III. — Nous parlons à notre petit garçon de la fécondation chez la poule, les poisons et les insectes 45

IV. — Les fonctions génitaires des hommes. — Les œufs et les organes génératifs dans l'espèce humaine. — Les grands mots sont lâchés 65

V. — L'adulte sexuel. — La génération postérieure, la pollination des plantes 80

VI. — L'avancement dans l'obstétrique 101

VII. — Les maladies vénériennes. — L'enseignement à mon fils les moyens de s'en préserver 130

JOSEPH BARON. — Tu peux t'adresser à la coopérative l'Entraide, rue de l'Épitalage, Nantes. D'autre part, il te sera donné de rencontrer le camarade Moreau, le dimanche, au Marché du Bonheur, à Nantes.

ANNE MAHE. — Donne ton adresse au Libertaire.

SYNDICAT TEXTILE ROUBAIX.

Reçu 5 francs. Reçu expédié 3 à 15 jours à ton adresse. Yves Bidamant.

G. PAGES. — 1^{er} Genève, 6, rue des Saïvoises, — 2^{me} 23, rue du Garde-Chasse, un Lilas (Seine).

J. M. LE NORMAND. — L'imprimeur-gérant : 15, rue d'Orsel — Paris

EDITION LIBRAIRIE MARQUE SYNDICAT PARIS-SUCTION

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction. — Faut-il le dire ? La

théorie obscurante. — Réponse 11

Introduction à la deuxième édition. —

Théorie et pratique. — Il faut tout dire 12

I. — L'organisme infantile. — Les

petits enfants sont faits par leurs parents. — Serins et chats 25

II. — Universel spectacle de la génération. — Nécessité des deux sexes. — L'ordre des deux sexes 35

III. — Nous parlons à notre petit garçon de la fécondation chez la poule, les poisons et les insectes 45

IV. — Les fonctions génitaires des hommes. — Les œufs et les organes génératifs dans l'espèce humaine. — Les grands mots sont lâchés 65

V. — L'adulte sexuel. — La génération postérieure, la pollination des plantes 80

VI. — L'avancement dans l'obstétrique 101

VII. — Les maladies vénériennes. — L'enseignement à mon fils les moyens de s'en préserver 130

Un livre attendu depuis des siècles

L'Initiation Sexuelle

(Entretiens avec nos Enfants de trois à vingt ans)

par G.-M. BESSÈDE

Préface du Dr L. BRESSELLE

Prix : 3 francs

Franco, 3,25 ; Etranger, 3,50

La vérité toute crue et presque toute nue sera leur meilleure arme (aux jeunes filles).

L. Barthou.

Ancien Président du Conseil.

(Même pensée chez Montaigne, Kant, Locke, J.-J. Rousseau, H. Spencer, Brieux, etc., etc.)

Nouvelle édition, revue et augmentée de 64 pages, avec 10 gravures.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction. — Faut-il le dire ? La

théorie obscurante. — Réponse 11

Introduction à la deuxième édition. —

Théorie et pratique. — Il faut tout dire 12

I. — L'organisme infantile. — Les

petits enfants sont faits par leurs parents. — Serins et chats 25

II. — Universel spectacle de la génération. — Nécessité des deux sexes. — L'ordre des deux sexes 35

III. — Nous parlons à notre petit garçon de la fécondation chez la poule, les poisons et les insectes 45

IV. — Les fonctions génitaires des hommes. — Les œufs et les organes génératifs dans l'espèce humaine. — Les grands mots sont lâchés 65

V. — L'adulte sexuel. — La génération postérieure, la pollination des plantes 80

VI. — L'avancement dans l'obstétrique 101

VII. — Les maladies vénériennes. — L'enseignement à mon fils les moyens de s'en préserver 130

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction. — Faut-il le dire ? La

théorie obscurante. — Réponse 11

Introduction à la deuxième édition. —

Théorie et pratique. — Il faut tout dire 12

I. — L'organisme infantile. — Les

petits enfants sont faits par leurs parents. — Serins et chats 25

II. — Universel spectacle de la génération. — Nécessité des deux sexes. — L'ordre des deux sexes 35

III. — Nous parlons à notre petit garçon de la fécondation chez la poule, les poisons et les insectes 45

IV. — Les fonctions génitaires des hommes. — Les œufs et les organes génératifs dans l'espèce humaine. — Les grands mots sont lâchés 65

V. — L'adulte sexuel. — La génération postérieure, la pollination des plantes 80

VI. — L'avancement dans l'obstétrique 101

VII. — Les maladies vénériennes. — L'enseignement à mon fils les moyens de s'en préserver 130

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction. — Faut-il le dire ? La

théorie obscurante. — Réponse 11

Introduction à la deuxième édition. —

Théorie et pratique. — Il faut tout dire 12

I. — L'organisme infantile. — Les

petits enfants sont faits par leurs parents. — Serins et chats 25

II. — Universel spectacle de la génération. — Nécessité des deux sexes. — L'ordre des deux sexes 35

III. — Nous parlons à notre petit garçon de la fécondation chez la poule, les poisons et les insectes 45

IV. — Les fonctions génitaires des hommes. — Les œufs et les organes génératifs dans l'espèce humaine. — Les grands mots sont lâchés 65

V. — L'adulte sexuel. — La génération postérieure, la pollination des plantes 80

VI. — L'avancement dans l'obstétrique 101

VII. — Les maladies vénériennes. — L'enseignement à mon fils les moyens de s'en préserver 130

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction. — Faut-il le dire ? La

théorie obscurante. — Réponse 11

Introduction à la deuxième édition. —

Théorie et pratique. — Il faut